

Coupures *

Assurance vie ?

Nadine Cordova

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

Ça fait mal une coupure, enfin ça dépend.

Y'en a pour qui ça fait moins mal qu'une douleur morale. Payer de sa chair. Y'en a pour qui ça va faire mal au porte-monnaie ! Le je n'en veux rien savoir... du savoir en jeu...

Rien ne va plus...

Y'a les psychanalystes qui se lamentent... Déprime sur le marché. Pauvre psychanalyse. Pauvres psychanalystes, rebuts...

Coupable d'avoir un corps, coupable d'être parlant... Les je(ux) sont faits ?

L'analysant dé-pense, paie des paroles, paie le silence.

L'analyste coupe... et encaisse...

*[↑](#) Les Coupures sont des textes des membres des cartels éphémères sur le thème des Journées nationales 2022.

Argent sale

Vanessa Brassier

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

Une fois n'est pas coutume, l'argent occupe la place centrale dans un texte de Freud, le premier des « Deux mensonges d'enfants ¹ ». Dans cette courte vignette clinique de 1913, il met au jour dans les fantasmes de sa patiente la valeur érotique de l'argent, qu'un mensonge vient recouvrir. Des motifs de la demande d'analyse de la jeune femme, on ne sait rien ; l'observation, épurée, se concentre sur la signification de l'argent, objet central de son économie psychique. On en découvre la logique inconsciente grâce à la remémoration dans l'analyse de trois souvenirs infantiles qui répondent aux différents temps de trauma où s'est fixé pour la fillette le sens sexuel l'argent, entre sexe, mensonges et trahisons.

Monnaie des échanges érotiques entre sa bonne et le médecin, circulant sous ses yeux complices et jaloux, l'argent devint très tôt pour elle l'équivalent symbolique du don d'amour et le substitut matériel de la jouissance des corps. Et Freud de rappeler à la fin du texte qu'il faut compter avec l'érotisme anal, à la source pulsionnelle de l'intérêt pour l'argent.

Monnaie à tout faire, l'argent de son enfance achètera aussi son silence, des friandises consolatrices, et plus tard, dérobé au père qui le lui a refusé, des couleurs pour peindre ses œufs de Pâques.

Pour la fillette devenue femme, demander, prendre ou recevoir de l'argent représentent alors des actes sinon à connotation délictueuse, du moins colorés d'interdit, entachés de saleté, infiltrés de jouissance. Mais n'est-ce pas, au-delà du cas singulier de notre petite menteuse, l'affaire de chacun ? Le tabou sur l'argent, qui prend ici la voie élective du mensonge, n'est-il pas toujours l'effet de la honte, celle liée à la jouissance pulsionnelle et aux fantasmes en jeu dès que, de cet argent, on fait usage ? Comment cette jouissance honteuse et parfois ruineuse ² est-elle, pour chacun, négociée en analyse ? Car elle l'est forcément d'une façon ou d'une autre si, dans une analyse, il faut bien payer.

Il est amusant, à ce propos, de voir ce qui circule, ce qui s'échange, ou pas, entre Freud et sa patiente. Si les fleurs qu'elle lui offre, cadeau dont le refus de Freud réitère douloureusement le dédain du père, embaument un parfum incestueux, que dire de l'argent, le sien, qu'il lui fait promettre d'accepter pour la sortir de ses difficultés financières, confondant l'objet du

besoin et son au-delà ? À son tour à elle d'y opposer un refus, se dérochant ainsi à la demande de l'Autre et préférant « engager ses bijoux », ce qui n'est pas rien, plutôt qu'entretenir avec Freud un commerce illicite. En quoi elle nous enseigne que le cadeau qu'elle lui offre ne doit pas être monnayé en retour, et que c'est autre chose que donne l'analyste quand il paye de sa personne ³. Question qui, à l'époque même de ce petit texte, préoccupait d'ailleurs beaucoup Freud et ses disciples dans leurs débats houleux sur le contre-transfert : qu'est-ce que l'analyste doit donner, ou pas, à son patient ?

1. [↑](#) S. Freud, « Deux mensonges d'enfants », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 183-185.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 52.

3. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 587.

La question du paiement dans la cure de l'Homme aux loups

Ghislaine Delahaye

cartel éphémère

Fonctions et champs de l'argent dans la psychanalyse

Ce cas princeps nous instruit, dans ses impasses et ratés, sur la place complexe de l'argent dans le transfert en fonction d'une structure clinique, ici du patient Sergueï à Freud, *via* le père, ainsi que sur la réponse de l'analyste et de ses effets, mais aussi sur la conjoncture du paiement et la place de l'argent dans une époque donnée.

Dans son article de 1913 « Le début du traitement », Freud préconise d'aborder les questions d'argent « avec autant de franchise naturelle qu'il en exige lui-même de son patient en ce qui touche à la sexualité ¹ ». C'est qu'en effet, à ses yeux, argent et sexualité sont liés, comme en atteste sa conception de l'érotisme anal. Il déconseille aussi de pratiquer des traitements gratuits, invoquant « le dur travail » de l'analyste, et conclut ce développement par ce constat plein d'humour : « Rien n'est plus onéreux dans la vie que la maladie – et la sottise ². »

En 1918 cependant, dans son texte « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », il émet le souhait que des centres de consultations pour pauvres, donc gratuits, avec des médecins formés à la psychanalyse soient ouverts, donnant là une position politique à la psychanalyse.

C'est avec l'Homme aux loups que Freud pratiquera en 1919 une deuxième tranche d'analyse gratuite, dont les résultats furent, on le sait, problématiques.

Commencée en 1910, la première tranche de la cure est arrêtée en 1914. Le patient rentre précipitamment en Russie où la Révolution lui a fait perdre sa fortune. Il en veut à Freud de l'avoir retenu à Vienne pour son analyse, ce qui ne lui a pas permis de rentrer plus tôt pour s'occuper de ses affaires.

En 1919, quand il revient voir Freud, il est ruiné. C'est l'époque où il développe son symptôme hypocondriaque du « trou sur le nez », ce qui indique qu'il a déjà décompensé sa psychose. Freud décide en 1920 de lui octroyer une bourse annuelle pendant six ans, avec de l'argent collecté auprès de psychanalystes, et lui propose une tranche d'analyse gratuite,

« ce qui – comme le remarque M. Bousseyroux – entretient le fantasme paranoïaque non seulement d'être le fils chéri, mais aussi d'un rapport monnayé avec le père ³ ».

Le délire d'être le fils chéri du père, que la gratuité corrobore, fut analysé plus tard par Ruth Mack Brunswick.

À cette tranche d'analyse gratuite se rajoute l'idée d'un don intellectuel du patient au sujet de la publication de son cas en 1918, et plus tard, en 1926, lorsque Freud, dans une querelle avec Otto Rank, lui demande par écrit d'attester de la véracité de son rêve des loups.

Qui paye ? Qui est en dette ? Et de quoi ?

1. [↑](#) S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p. 9.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 93.

3. [↑](#) M. Bousseyroux, « Le *borderline* de l'Homme aux loups », dans *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Érès, 2014, p. 195.

Le coût de payer

Sylvana Clastres

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

À la demande des responsables de nos Journées, je suis concernée par une « Coupure », et pour cela, je vous invite à m'accompagner quelques instants, pour aller voir un peu ce qui se passe en dehors de nos cabinets.

Il y a plusieurs années, j'attendais de passer en caisse dans un magasin de jouets. Devant moi, une petite fille tenait d'une main une minuscule poupée (très à la mode à l'époque), et de l'autre un tout petit portefeuille coloré et fleuri. La petite fille semblait ravie et très excitée par sa poupée. Arrivée à la caisse, la petite fille était déjà moins joyeuse. Elle donna sa poupée à la caissière qui réclama la somme correspondante à sa valeur. L'enfant regarda sa mère, qui lui confirma qu'il fallait payer. La petite fille ouvrit alors son petit portefeuille et commença à donner une à une toutes ses piécettes à la caissière. Dès les premières pièces données, les larmes envahirent son visage, pourtant si joyeux quelques instants avant...

Les larmes ne s'arrêtèrent que lorsque son portefeuille fut vide et qu'elle récupéra sa chère (c'est le cas de le dire...) minuscule poupée. La caissière était restée stoïque (ainsi que la maman) et, dans son silence, semblait avoir doublement encaissé : d'une part la valeur de la poupée... et de l'autre le désarroi de la petite fille.

J'avais suivi encore du regard la petite fille. Juste après le « sacrifice douloureux » d'avoir perdu tout son argent pour accéder à sa poupée si désirée, elle avait retrouvé le sourire et la joie. Désormais, elle tenait d'une main son objet précieux et de l'autre la main de sa maman avec qui elle échangeait joyeusement.

La petite fille ne savait pas encore... que cet objet qui lui était si précieux et si cher ne serait pas le dernier...

Witz et capitalisme

Muriel Mosconi

cartel éphémère *Intérêt et limite de la gratuité*

Freud emploie la métaphore du capitaliste, le désir inconscient, volontiers infantile, qui fournit ses moyens à l'entrepreneur, les restes diurnes, avec diverses variantes, pour la formation du rêve¹, voie royale de l'inconscient. Il souligne aussi la valeur de lien social du *Witz*². Le *Witz* nécessite un tiers, la *Dritte Person*, entre l'émetteur et le récepteur. Ce tiers est personnifié par la femme concernée par le *Witz* grivois. Et Lacan identifie ce tiers dans le grand Autre comme lieu du code. Il n'y a pas de *Witz* solitaire. L'Autre authentifie le *Witz* par son rire et il sera colporté dans une circulation qui détermine un lien social. Quant à l'éclat de rire, il marque l'économie d'énergie psychique du *Witz* liée à l'élosion signifiante et à l'extraction d'un *Lustgewinn*, un gain de plaisir, un plus-de-jouir, où Lacan reconnaît l'objet *a*³, à partir d'une jouissance symptomatique, à partir d'un « bon gros jouir⁴ ».

Lors du séminaire *Les Formations de l'inconscient*⁵, Lacan prend la voie royale du *Witz* et il la suit de nouveau lors du séminaire *D'un Autre à l'autre*⁶. Il l'articule au capitalisme et à Marx à ces deux occasions.

Le 27 novembre 1957, Lacan, étudiant le *Witz* du « veau d'or », reprend l'élosion soulignée par Freud, qu'il inscrit dans la dimension métonymique de soustraction de sens qu'implique la logique métaphoro-métonymique du *Witz*. Il y retrouve le canevas marxiste du passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange, qui implique une perte considérable de sens, un *dé-sens*, comme pour le *Witz* grivois, un *peu-de-sens*. Toujours à propos du *Witz* du « veau d'or », Lacan souligne la valeur fétiche de l'or, relative à l'immixtion de l'imaginaire de l'idolâtrie dans le symbolique, fonction fétiche qui elle aussi relève de la métonymie et évoque Marx.

En 1968 et 1969, Lacan reprend la voie du *Witz*. Il retrouve ses premiers souvenirs de lecture du *Capital*, où le rire du capitaliste découvrant l'embrouille de ne payer un salaire qu'en fonction des moyens nécessaires à la survie de l'ouvrier introduit le « gag foncier » d'une nouvelle valeur : la plus-value. « Ce trait qui semble superflu [le rire du capitaliste], dit Lacan, c'est là pourtant ce qui m'avait frappé au temps de ces bonnes premières lectures. Il m'avait paru dès lors que ce rire se rapportait proprement au dévoilement à quoi Marx procède à ce moment-là, de ce qu'il en est de

l'essence de la plus-value. [...] Le sursaut, le choc, l'un-peu-plus-un-peu-moins, le tour de passe-passe, le passez-muscade qui vous saisit au ventre dans l'effet du mot d'esprit, tout cela tourne toujours autour du *rapport foncier du rire et de l'élosion*⁷. » Élosion de la fonction de la plus-value ici.

Lacan met ainsi en évidence la fondamentale homologie de la plus-value, *Mehrwert*, et de l'objet *a*, rebaptisé plus-de-jouir, *Mehrlust*, lié au *Lustgewinn* du *Witz*.

Entre le sujet du capitalisme et l'Autre du marché se déploient le « secteur tertiaire » (la *Dritte Person*) des signifiants qui colportent la « douce rigolade » du *millionnaire* et ce sujet représenté par la valeur d'échange auprès de la valeur d'usage perd la plus-value qui choit de ce processus. On reconnaît là le discours du Maître, qu'un léger décalage transformera en discours capitaliste excluant la castration, discours sans frein qui se consume et se consomme⁸.

Quelles en sont les conséquences pour la psychanalyse ?

-
1. [↑](#) S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1972, p. 477-478.
 2. [↑](#) S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1978.
 3. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 20 novembre 1973.
 4. [↑](#) J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, (1971-1972), séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972, comme tel.
 5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, (1957-1958), Paris, Le Seuil, 1998.
 6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, (1968-1969), Paris, Le Seuil, 2006.
 7. [↑](#) *Ibid.*, p. 64-65.
 8. [↑](#) J. Lacan, « Du discours du psychanalyste », dans *Lacan en Italie*, Milan, La Salamandre, 1978, p. 32-55, à Milan, le 12 mai 1972.

L'étrange plaisir de perdre

Vanessa Brassier

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

La scène se passe dans un café bien typique d'une petite station balnéaire de la Riviera dei Fiori, peu touristique hors saison. Pour gagner les toilettes au fond d'un couloir étroit, je dérange un homme devant sa machine à sous, occupé à jouer frénétiquement. L'espace m'intrigue par sa drôle de disposition : l'étroitesse des lieux et l'incongrue proximité de la machine à sous avec la porte des toilettes obligent le joueur à faire un pas de côté, ou à se plaquer contre sa machine, pour laisser quiconque entrer ou sortir du « petit coin ». Son jeu, du reste imperturbable, est scandé par les ouvertures et fermetures de la porte, le va-et-vient des clients, dans cette atmosphère toujours un peu sale et nauséabonde des toilettes publiques. Une telle configuration des lieux vient-elle souligner que la pratique des jeux de hasard aurait quelque chose d'un peu sordide, que l'or et l'excrément c'est du pareil au même ? De l'intérieur des toilettes, j'entends les pièces introduites dans la fente tomber une à une en cliquetant, et une fois sortie, dérangeant de nouveau mon joueur, je ne peux m'empêcher de lui demander : vous avez gagné quelque chose ? Il se tourne vers moi, blême, le visage défait, les yeux hagards et fuyants de qui, coupable de ne pas avoir pu résister à la tentation, s'est livré des heures à sa compulsion favorite. Quelle jouissance ruineuse ! Il secoue la tête, abattu, une piécette toujours en main, suspendue en l'air, dans l'attente d'être engloutie par la machine. Non, aujourd'hui j'ai tout perdu. Il répète, en écho, plus bas, comme pour lui-même, tout perdu. *Ma è strano*, mais c'est étrange, ajoute-t-il. Et après un long temps d'arrêt, d'hésitation, où son visage finit par se détendre un peu, il poursuit en me regardant plus franchement, *Ma è strano, perdere è come un piacere*. Mais c'est étrange, perdre, c'est comme un plaisir.

Envers et contre *Witz***Ève Cornet****cartel éphémère*****Fonctions et champs de l'argent dans la psychanalyse***

Olivia Grégoire – ministre déléguée chargée des petites et moyennes entreprises, du commerce, de l'artisanat et du tourisme du gouvernement Macron – a été invitée à débattre aux universités d'été de La France insoumise. Lors de ce débat, elle a cité Lacan : « Si on avait augmenté le Smic, on aurait mis à la porte des milliers de salariés. Lacan le disait mieux que moi : le réel, c'est quand on se cogne. »

Détourner une citation de Lacan sur le réel pour la mettre au service du discours capitaliste auprès des militants de La France insoumise, présente une ironie certaine. Tout se mélange, les discours s'équivalent et sont dévoyés. Le rapport de force prime sur la dialectique. Au moins le problème est pointé : de droite comme de gauche, le réel, on doit se le coltiner. Cela illustre également, pour une part, notre propre problématique, la place de la psychanalyse aujourd'hui...

Il semble qu'on n'ait pas fini de se cogner.

Rien ne va plus : mise, perdre, gagner ?

Niousha Namjoui-Fatouretchi

cartel éphémère *Miser, perdre, gagner ?*

Deux joueurs, de vrais joueurs, fument en attendant de retourner à la table de blackjack. Ils n'ont pas besoin de se connaître pour se reconnaître dans ce qui les fait se croiser si souvent au casino. Avant de retourner à leur table et en écrasant sa cigarette, l'un des deux demande : « Tu sais quel est le problème avec le casino ? ... C'est que de temps en temps, on gagne. ».

Quand « Rien ne va plus » et que le patient consulte, il mise sur le sujet supposé savoir dont il croit qu'il a les cartes en main pour le soulager de son mal-être. Malgré sa bonne volonté affichée, il tient néanmoins à ce qui fait symptôme pour lui. S'il paye et parfois cher, ce n'est pas encore pour renoncer à sa jouissance. À ce stade, l'argent a une valeur d'échange, il paye en échange de l'écoute de son thérapeute et même de ses conseils.

Pour le joueur, derrière la table, face au croupier qui a les cartes en main, « Rien ne va plus » non plus. Il attend de cet inconnu qu'il lui offre les cartes qui le feront gagner. Il mise, remise et remise inlassablement. Il paye et ne veut rien savoir de ce qu'il sait, lui aussi, déjà. Il ne veut pas savoir qu'il paye pour perdre, mais pas que.

Notre patient, pris dans le transfert et devenu analysant, surpris de ce qui échappe de son inconscient, est tenté de vouloir en savoir plus sur sa vérité. Il paye mais plus pour le même travail. Mise-t-il à ce stade sur la perte pour risquer de gagner ?

Notre joueur, lui, continue de miser, il reste dans la répétition de sa jouissance. Il attend de l'Autre qu'il lui cède un gain, qui à peine obtenu va être remis sur le tapis pour être fructifié ou pour récupérer ce qui a été déjà perdu. La perte est dans la répétition de la jouissance et non dans le gain d'un savoir.

Après un temps certain, notre analysant ayant misé sur la perte commence à gagner... Une ouverture sur le désir et un allègement évident lui font signe d'un gain et d'un départ possible.

Quant à notre joueur toujours pris dans la roue infernale, il s'y noie. Ce soir comme tous les soirs il fructifie son capital de jouissance.

Il mise, perd et à son plus grand désarroi gagne parfois. Ce qui lui donne une raison de plus de ne pas vouloir arrêter de perdre.

*Lasciate ogne speranza, voi ch'entrate***Marie Selin****cartel éphémère *Le paiement en psychanalyse : un acte ?***

Communément, toute dépense est sous-tendue par l'idée d'une récompense. La question de ce qu'on paye en psychanalyse pourrait se décliner ainsi : pourquoi, mais aussi pour quoi consent-on à payer dans une psychanalyse ?

En effet, l'objet de la psychanalyse n'a rien à voir avec les objets gadgets de la culture capitaliste, il s'agit là de tout autre chose, d'un objet insensé, irréprésentable, inattrapable et demeurant en extimité.

Au départ de l'expérience, une urgence souvent, et des espérances folles dont la majeure est que ça cloche moins avec l'Autre. On paie pour trouver sa place dans l'Autre, pour être entendu et faire cette parole bâillonnée exister, et puis l'espérance secrète de quelqu'un qui nous aime pour l'essence même de notre être... espérance folle, dis-je.

On paye pour trouver consolation à l'inconsolable, l'absence d'un Autre tout à soi.

Puis de tours en tours de la demande qui « dans l'ordre de la demande en tant que pure n'est que demande d'être entendue ¹ », vous vous retrouvez comme Dante à la porte des Enfers et une voix alors se fait entendre : « Lasciate ogne speranza. »

Au terme de l'analyse, on se trouve séparé de l'Autre qui devient radicalement tout Autre et le voile se déchire sur ce que ni l'amour ni le sexe ne font Un.

Au terme, on compose avec l'inconsolable, on s'arrange avec les deuils, avec l'Autre toujours manquant qui ne présente aucune garantie.

On a payé pour ce qu'on ne cherchait pas à atteindre : l'inattendu du désir toujours divisé mais puits intarissable.

Le vouloir a cédé le pas au désir mais pas sans un certain coût, un coût sans prix, celui d'une solitude intime et radicale.

Alors oui, on pourrait dire que la psychanalyse est une escroquerie... joyeuse.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 414.